

Le Rêve et la Plainte

(En un mot comme dansant)

AH, quelle régalade ! Au début, on ne sait pas sur quel pied danser. Ni au milieu. A la fin, on sait qu'on a dansé, ou du moins marché, gambadé, ri à grands éclats, été troublé, dérouté, touché, saisi. Tout commence par un joueur de viole qui joue (admirablement) de la viole. Puis un rideau tombe, et deux femmes emperruquées, émergeant de magnifiques robes Régence, nous font face, silencieuses, un grand sourire satisfait figé sur le visage. L'une dit, et ce sont les premiers mots qu'on entend : « *Alors j'ai commencé par un bac STT option puériculture.* » On rit.

Ce décalage entre les costumes d'hier et les mots d'aujourd'hui est le grand ressort comique de la pièce. Mais Nicole Genovese, l'autrice, vise bien plus loin. Ses personnages, transpositions fantaisistes de Louis XVI, Marie-Antoinette, la princesse de Lamballe et autres altesses poudrées, parlent de tout et de rien, de la nouvelle cuisine qu'ils viennent de se faire livrer, de l'espace de coworking qui va s'installer près de chez eux, lancent : « *On se fait un petit apéro ?* », chantent de curieuses chansons : « *Oh terres brûlées par les fleurs / Oh larmes salées qui irriguent les*

enfants ». Ils sont fort plaisants, mais...

Mais on sent qu'ils le sentent fort bien : il flotte ici comme une ambiance de fin de règne, quelque chose est là qui menace, et parfois suspend leurs gestes, les immobilise dans cette pose tout sourire que l'on sent rongée par l'effroi – voyez ce gag éclair où le roi met la tête sur un barreau et soudain hurle de peur, comme pressentant la guillotine. Ces personnages ridicules et touchants, qui s'appliquent à se perdre

dans des discussions futiles, de grands discours péremptoirs, des occupations frivoles (pique-nique ou danse légère), nous ne pouvons que nous y reconnaître... Que cherchons-nous, comme eux, à ne surtout pas regarder en face ?

Les très beaux décors peints le sont par Lùlù Zhàng. Le violiste Francisco Mañalich est l'auteur des musiques protobarques, et il chante aussi, c'est un plaisir. Maxence Tual, qu'on a beaucoup vu chez Les Chiens de Navarre,

compose un roi merveilleusement empoté, capable de nous hilarer grandement en clamant à répétition : « *Je serais prêt à crever pour mes gosses !* » Dirigés avec vivacité par Claude Vanessa, les sept acteurs et actrices (dont Nicole Genovese, aussi sur scène) sont au diapason. Les accents méridionaux de quelques-uns d'entre eux injectent un rien de gaieté naturelle bienvenue.

La fin est aussi grandiose et renversante que celle de « *Melancholia* » (du grand Lars von Trier). En sortant, on danse, mais sur quel pied ?

Jean-Luc Porquet

● Au Théâtre des Bouffes du Nord, à Paris.

